

ENTRETIEN

Alain Freixe – Gaston Puel

“Faites comme si j’étais mort...”

Alain Freixe :

Si l’originalité est de passer et repasser – il ne saurait être question de s’y établir ni même de tenter de le faire! – par l’origine, peut-être y aurait-il eu originalité à reprendre le fil de tes poèmes, à choisir ceux qui à tes yeux, et pour x raisons, ont pu faire origine. C’est ainsi que j’avais imaginé que tu choisisses toi-même cette suite de textes à dimension anthologique – anthologie dynamique, tendue vers un avant de ta création poétique –, qu’elle fasse trajet. De type “passée”, tu sais ce parcours par où passent et repassent sangliers et autres renards, lignes de force de leur territoire.

Cette “passée” poétique aurait été en même temps comme une ligne d’air, celle de ton “*âme errante*”, ce vent “*salubre*” et toujours fiable qui a toujours fait de la poésie selon toi un “*art des nuages*”, depuis *La Randonnée de l’éclair* jusqu’au dernier *Carnet de Veilles*.

Et puis, il y eut ton refus. En quel sens ton non pourrait-il ici être de lumière?

Gaston Puel :

La passée! Tu m’apprends ce mot de chasseur. Je ne me cacherai pas dans le terrier de la dénégation encore qu’il ne me serait pas agréable de constater que j’écrivis le même poème en des versions différentes, traversai le même territoire, me berçant des mêmes illusions.

Est-ce par peur de ce constat que j’ai refusé de présider à ce choix anthologique? Ma fragile vérité, Votre Honneur, ne serait-ce pas une simple paresse alliée à la difficulté de mettre en scène une pauvre rangée de salades? Il y a pour moi de l’obscénité dans ce choix compulsif.

Si j’écris de moins en moins (fréquence difficile à établir), je l’ai toujours fait sans préméditation, souvent par bouffées (délirantes?) et toujours au gré d’une envie ou d’une émotion. Mon refus de mettre la main au pétrin est-ce la peur de ne pas voir lever la pâte ou crainte que mon choix eût fait sens (à mon corps défendant)? Restons simples: les poèmes appartiennent aux lecteurs: qu’ils s’en débrouillent! À leur valeur, s’il en est, je ne peux rien ajouter ou retrancher: les jeux sont faits... Mais voilà trop de mots pour dire ce qui fut mon vœu: faites comme si j’étais mort.

Alain Freixe :

Ainsi donc si tu ne veux pas te relire, revenir sur tes poèmes anciens comme un qui retraverserait ses terres d’hier, c’est que cela te paraît proprement impossible, heurtant même de plein fouet l’idée que tu te fais du poème. Fait de mots, il ne se réduit pas à ceux-ci. Posé ici, il rayonne là. Serais-tu d’accord pour le voir plutôt du côté des choses, de celles qui ont trouvé leur “la” ici même, sous le ciel? du côté de ces événements d’être qui s’imposent d’eux-mêmes et en quelque sorte vous débarquent toujours loin d’eux?

Gaston Puel :

Relire mes poèmes anciens ou récents n'est pas impossible mais regrettable et décourageant. Dois-je rappeler mon âge? Je survivais avec l'illusion que je suis encore en projet : je n'ai pas envie de me ligoter dans des remords sans fin. Quant à l'idée que je me fais du poème, comme tu dis, elle est si floue, si perturbée, si fluctuante, que rien ne saurait la heurter. Si j'avais besoin de me rassurer je m'en remettrais à deux ou trois poèmes de Jean Malrieu, par exemple. Je suis certain que je ne rencontrerai pas des mots qui sont du côté des choses qui s'imposent (veux-tu dire immémoriales?), mais plutôt du côté de ce qui va pieds nus, sans assurance(s) ni confort et qu'on ne saurait classer ni inventorier (faut-il rappeler que Malrieu n'a même pas été reconnu par la collection des Poètes d'Aujourd'hui?)

Au fond l'exister du poème resterait lié au hasard, à la rencontre, à l'impondérable. Le vécu et l'écriture indissociables.

Quand tu dis que le poème serait comme un accord entre ciel et terre : oui, si le lecteur accède et accompagne cet ordre, s'ajoute à cet accord. Et je reviens à mon propos : je ne puis être ce lecteur, il y a longtemps que j'ai été débarqué de mes poèmes. C'est ainsi que mon choix est extrême : le poète est à toute extrémité, à la fois aux portes de la mort et à la pointe de la plume quand elle écrira le prochain poème...

Alain Freixe :

D'accord pour le débarquement ! Pour les choses qui s'imposent, je pensais moins aux mots, aux notions qu'ils traînent derrière eux qu'aux pierres du chemin, à l'oiseau rapide des haies, à tout ce qui comme la rose d'Angelus Silesius est " sans pourquoi ". À quoi Char rajoutait dans son texte de 1956 sur Arthur Rimbaud, tout ce qui est " irréductible à la signification et au projet ". Le poème, Gaston, un " phénomène qui n'a d'autre raison que d'être " ?

Gaston Puel :

Fermons les grimoires, restons entre nous, sur notre dérisoire colline où les pierres du chemin et l'oiseau des haies n'appellent aucun pourquoi. Pourquoi? Ni sociologue ni physicien, le poète, même lucide, n'est pas à l'affût des causalités. On entre ou pas dans un poème. Sans doute peut-on vivre sans sa grâce. Et bien se porter, etc.

Vers les origines un homme, un jour, projeta l'empreinte de sa main sur les parois d'une grotte. Plus tard il créa des signes, forma une écriture, parla une langue. Qui peut dire que ce fut à des fins utilitaires? Même si les échanges commerciaux en découlèrent. Quoi qu'il en soit l'appel des marges, du désir, de l'ailleurs emportèrent la langue vers le chant, le poème, le théâtre. Le poème échappe à l'économie : pas de loi pour punir les contrefacteurs.

Alain Freixe :

... mais de quoi tenir la nuit en échec. Le poème comme une veille (avec ou sans jeu de mots, comme tu veux!) dans un campement nomade autour d'un feu entretenu à l'avant de tes jours contre la mort. Mais tout contre elle. Appuyé à elle, puisque c'est elle qui " entretient interminablement la vie ", comme le dit Bousquet dans une de ses phrases que tu aimes tout particulièrement.

Gaston Puel :

De plus en plus contre elle, de plus en plus tout contre. Proximité essentiellement mentale, comme dictée par un corps de plus en plus pesant, plus présent. C'est dans nos os que la ramasseuse de sarments (personnage bousquetien) fait craquer ses fagots et tient le compte des jours enfuis. C'est désormais dans cette proximité fantomatique que s'arc-bouterait la parole du poète, elle paraphraserait la beauté des lieux, beauté plus éclatante d'être talonnée par la menace. Naissance et mort se rapprochant inexorablement, le poète en tire conséquence: il usera de l'ellipse, il inventera une langue rompue aux rigueurs de l'éphémère.

Alain Freixe :

Même s'il se fait "*de plus en plus pesant, plus présent*", il nous faut prendre appui sur le corps, tel quel, parce qu'il est le garant de la continuité des processus de pensée et de vie, je crois aussi cela. La poésie est du corps! Un corps soudain poreux – moi, je dirais, "sous les coups du Dehors" – par où comme par capillarité remonteraient des mots venus de l'oubli, des mots doués d'une clarté montante, telle qu'elle "*les empêche de retourner à l'oubli*", selon tes mots du fragment 69 de ton *Évangile du Très-Bas*. Comment le poète doit-il les accueillir? Les traiter? La "*parole du poète*" doit s'y "*arc-bouter*", dis-tu. Qu'entends-tu par là?

Gaston Puel :

Enfonçons les portes ouvertes et disons avec toi: la poésie est aussi du corps. Continuons: sous les coups du dehors et dans le magma du dedans (lequel vint du dehors, etc.). Capillarité, poreux, appellent une notion d'aqueux. Nous serions à imbiber. Imbibés. Éponges. Tu évoques venant au poète des mots qui seraient sauvés de l'oubli, et tu souhaites que je m'en explique: Supposons que sous les coups du dehors (gardons ces termes) nous nous trouvions démunis, que pour en rendre compte le langage banal nous semble inadapté, d'autant plus que devant l'événementiel nous aurions tendance à nous penser singuliers (hors du commun). De là la tentation d'en appeler à une rhétorique singulière: préciosité (Mallarmé), terrorisme (Rimbaud), rage (Ponge) pour caricaturer.

Je n'ai pas de recette. Ne peux que délivrer des souhaits en vrac à l'adresse du poète: lucidité et courage, humour et dépouillement, simplicité et ruse, à la poursuite de la beauté insaisissable...

Alain Freixe :

Cette "*langue rompue aux rigueurs de l'éphémère*", dirais-tu qu'elle est comme le corps du monde, ce grand silence, cet amas incompréhensible de choses muettes, ce Tout, ce rien?

Gaston Puel :

Je n'ai pas de mot pour nommer le mystère. Notre entêtement à faire écho à ce grand silence, à traduire en notre langue cette histoire pleine de bruit et de fureur, voilà notre démenche tranquille et bouillonnante offerte aux feux des contraires. Peut-on parler de cela sans ridicule?

Le poème se sert de la langue pour échapper au logos. C'est une folie d'alchimiste : des mots sont confiés au creuset ; libérés de leur sens étroit, ils ne sont que des signes. Leur sens est à inventer. Le poème est une flèche décochée. Le lecteur lit sa trajectoire.

Ainsi s'explique pourquoi j'ai demandé à Éric Dazzan, en accord avec Gaston Puel, d'être ce lecteur et d'inventer la cible où viendraient se ficher quelques-unes de ces flèches décochées dans le noir.